

NE PLUS ÉCRIRE

(2007)

“Tu arrives à te discipliner pour écrire tous les jours?”

C'est la question qu'on me pose le plus souvent. Mais mon problème n'est pas de me discipliner pour écrire. Si je n'écris pas, très vite je déprime. L'écriture est cette névrose qui permet de se mettre des oeillères pour ne pas voir le vide—un miroir qui procure des jouissances narcissiques. Quand j'enseignais à Yale, j'étais forcée d'arrêter d'écrire pendant les quinze semaines du semestre, emportée par un tourbillon de cours, de copies et de tâches administratives. Quand je m'y remettais, j'étais poussée par un désir fort, contenu, frustré pendant des semaines. Je n'ai plus ça.

La difficulté est de se discipliner pour ne pas écrire. Je ne parle pas des arrêts nécessaires pour faire sa gymnastique, ranger l'appartement ou remplir le réfrigérateur, même si j'ai bien du mal à m'éloigner de l'ordinateur pour accomplir ces tâches et arrive souvent en retard à l'école de ma fille tant je suis accrochée à l'écran comme à une drogue. Je parle de quelque chose de plus fondamental. Avoir le courage de ne pas écrire. Après avoir fait paraître plusieurs romans coup sur coup, j'ai eu la terreur, bien connue des écrivains, d'avoir épuisé mon fonds. Je cherchais désespérément des idées dans mon quotidien banal ou la vie dramatique des autres. Tout me paraissait fade et dénué d'intérêt. Je me rendais compte que la source de la stérilité était en moi. J'étais dénuée d'enthousiasme, de cette énergie qui fait écrire. Et bien sûr, les personnes que je rencontrais, du moins en France, me demandaient en croyant me faire plaisir: “Alors, à quand le prochain? On l'attend!” Heureusement, vivant à New York, je pouvais me cacher. Mais la peur m'habitait.

Influencée par le puritanisme littéraire américain, je voulais me lancer dans un roman, un vrai, détaché de moi. Mais je ne me sentais pas à la hauteur. J'étais épuisée à l'avance. Au lieu de rentrer dans l'écriture par la noble route de l'invention fictive, j'ai dé-

cidé de m'y glisser par la petite porte de derrière, celle dont l'accès m'était le plus aisé. J'avais écrit sur mon enfance, ma vie sexuelle, ma famille, mon rapport à l'argent, mais il restait un pan de mon expérience que je n'avais pas exploré: pas la maternité, que je vivais dans une fusion qui n'aurait pas permis l'écriture, mais l'amitié. Pendant deux ans j'ai écrit un livre. Je l'ai fini. Je l'ai intitulé Autoportrait avec Amis. À mon habitude, je l'ai donné à lire à quelques amis. Comme toujours les réactions ont été diverses. Certains ont aimé. Pas ma mère, toujours une de mes premières lectrices, et sans doute ma vraie destinataire. Mais c'était ma mère. Pas non plus mon amie italienne, Luciana, écrivain elle aussi, philosophe de formation, qui m'a dit de sa petite voix chantante: "On dirait que tu as peur de la page blanche, Catherine. Tu ne laisses pas l'écriture venir à toi." Mais son style poétique et abstrait était très différent du mien. Et pas non plus mon amie Mylène, dentiste de son état, arracheuse des dents pourries du mensonge, qui m'a un jour appelée en Bretagne pour me porter le coup de grâce avec son joli accent du sud-ouest: "Pour la première fois en te lisant je me suis ennuyée de A à Z." Son verdict: "Irrécupérable."

Il n'y a pas une vérité et j'ai appris à accepter la diversité des jugements. Mais ses paroles m'ont frappée comme un coup de poing. C'est l'histoire des habits de l'Empereur: quand on vous dit que vous êtes tout nu, vous savez si c'est vrai. J'ignorais encore quel était le problème de ce livre, mais j'étais prête à croire que je l'avais raté. Je l'avais écrit parce que j'avais peur de ne plus pouvoir écrire. Je m'étais repliée sur un terrain connu. Cela suffisait à en faire un livre non nécessaire, un de ces livres qu'on parcourt au lieu de les lire. "Une oeuvre d'art n'est bonne que si elle est née d'une nécessité. C'est la nature de son origine qui la juge," écrit Rilke dans *Lettres à un jeune poète*, cette bible de ma jeunesse.

Il m'a fallu accepter l'idée que peut-être l'écriture ne serait plus là. Dans un entretien Arundhati Roy, l'auteur du *Dieu des petits riens*, disait que son livre était né d'une histoire personnelle, celle de sa mère, de l'histoire de son pays, du travail romanesque, bien sûr,

mais aussi d'autre chose qui échappait à son contrôle, une sorte de souffle divin qu'on pouvait appeler l'inspiration. Ne l'ayant plus senti depuis, elle n'avait pas écrit d'autre roman. Elle avait eu le courage de s'arrêter là, de se lancer dans l'action politique, et de consacrer sa célébrité à la cause des pauvres. Je me suis dit qu'un écrivain, c'était cela: quelqu'un qui savait s'arrêter d'écrire.

Paru dans *Livre-Hebdo*, Mars 2007